

« KIDNAPPING »: INTERVIEW DE DOMINIQUE CAILLAT

par Timothy Rearden (octobre 2004)

Dominique Caillat, pour préparer votre pièce "Kidnapping" vous avez séjourné plusieurs mois en Israël et dans les territoires palestiniens, interviewant quotidiennement des personnes de part et d'autre de la Ligne Verte: qu'est-ce qui vous a avant tout frappée?

D'abord, que cette histoire a de très nombreuses couches qu'il faut s'efforcer de dévoiler simultanément, même si cela aboutit à des contradictions. Ensuite, que l'opinion publique en Israël et en Palestine est très émotive et volatile, ce qui est compréhensible dans une situation de conflit permanente. C'est la raison pour laquelle tant de gens pensent à l'aide de stéréotypes qui leur permettent de se sentir maîtres d'un environnement chaotique, d'ignorer les faits déplaisants et de justifier l'injustifiable. Il y a des stéréotypes à propos de tout: les attentats-suicides, l'occupation, les victimes, la corruption, l'armée, la démocratie, le mur, etc. – qui sont utilisés par les démagogues des deux camps, comme s'il s'agissait de concepts unidimensionnels, pour rallier les suffrages de leurs disciples et les convaincre que "nous avons raison et ils ont tort".

Je ne crois pas qu'une solution soit possible tant que les gens s'accrocheront à ce besoin existentiel de prouver leur bon droit et se sentiront autorisés à utiliser tous les moyens, y compris la violence, pour prouver celui-ci politiquement et sur le terrain. Peu importe qui a raison: il faudra de toute façon faire un compromis, parce que c'est dans l'intérêt de tous et parce que personne ne pourra gagner cette guerre et s'en approprier tout le butin.

Voulez-vous dire que les deux parties ont tort?

Au contraire, elles ont toutes les deux raisons – dans une certaine mesure. C'est une situation historique exceptionnelle: deux peuples ont des droits légitimes sur le même territoire. C'est un *vrai* conflit: il concerne le droit à la terre, en l'occurrence la seule terre disponible, il n'y a pas d'alternative, ni pour les juifs, ni pour les palestiniens. C'est pourquoi le problème est si difficile à résoudre. Rien à voir avec la quête de pouvoir de dictateurs sanguinaires, de businessmen cupides ou de puissances coloniales. Non, cela concerne le droit et le besoin des peuples à disposer d'un territoire où ils ont la possibilité de vivre conformément à leur culture et à leurs traditions, s'ils le souhaitent.

Comment avez-vous transposé cela dans votre pièce?

"Kidnapping" est une pièce documentaire: une histoire fictive qui tente d'informer le public et de le rendre plus sensible aux enjeux – éveiller sa sympathie, l'inciter à penser au-delà des grands titres des journaux et des images fabriquées de la télévision. La pièce s'inspire directement des dizaines d'interviews que j'ai menées durant des mois de recherches sur place, voyageant d'un territoire à l'autre, écoutant tout le monde, changeant continuellement de point de vue. Ce n'a pas toujours été facile. J'ai souvent eu envie de me faire plus militante: adopter une position nette, prendre parti, reprendre à mon compte les clichés habituels – m'asseoir un soir sur un canapé confortable et dire quelque chose de satisfaisant comme: "Nom d'un chien! L'occupation, c'est vraiment abominable!"

Bien sûr que l'occupation est odieuse. Quiconque a passé quelques heures à un checkpoint ou voyagé même brièvement dans les territoires vous le dira. Toutes les occupations – la soumission d'une population civile par une armée étrangère – sont par définition désastreuses. Mais qu'y a-t-il au-delà de cette vérité de la Palisse? Je vais vous le dire: je me réveille un matin et me rends à Jérusalem au volant de ma Hunday. Alors que je

m'approche du centre, où j'ai rendez-vous, un bus explose à Gazza Street, une rue que j'utilise régulièrement et que j'aurais presque certainement empruntée aujourd'hui aussi. 12 morts, un tas de blessés aux membres déchiquetés, nombre d'entre eux des enfants en route vers l'école. Corps réduits à des bribes de chair sanglante que des volontaires hassidiques récoltent soigneusement pour les répartir dans des sacs en plastique afin de reconstituer au moins en partie chaque cadavre, lequel doit être enseveli, aussi complet que possible, dans les 24 heures. Plus tard: je me trouve sur les lieux de l'attentat, environs trois heures après l'explosion. Tout est parfaitement nettoyé, aucun signe de perturbation, le souvenir en a été effacé (dans ce pays qui a pourtant le culte exacerbé de la mémoire) et même, à peine croyable: la rue, rouverte au trafic, offre le spectacle cacophonique habituel de bus bondés et d'automobilistes furieux qui klaxonnent sans interruption. J'avise une dame et lui demande des renseignements. C'est une américaine qui habite une des colonies d'Hébron, réputées pour leur violence raciste. Elle agite une Bible en l'air et m'annonce que Dieu a donné la Palestine aux juifs et que tous les arabes sont, génétiquement parlant, des assassins. Je lui demande alors ce qu'elle pense de Baruch Goldstein (un colon fanatique d'Hébron qui a abattu à la mitrailleuse 29 palestiniens venus prier sur la tombe d'Abraham en 1994). Elle sourit chaleureusement: "j'ai bien connu Baruch et j'en suis fière. C'était un homme merveilleux, affable, il était docteur, savez-vous? C'est un homme qui aimait et respectait la vie. Il a sauvé tant de vies par son geste: tous ces arabes nous auraient tués un jour. On peut dire que c'était de la légitime défense. O, vous auriez sûrement aimé cet homme, madame!" Ensuite: je me rends à Beit Shanina dans la West Bank, entre Jérusalem et Ramallah, pour y rencontrer un palestinien soi-disant pacifiste qui a étudié et travaillé pendant plus de dix ans en DDR. Après quelques verres d'Arak, il s'échauffe et montre ses couleurs, dénonçant le "mensonge de l'holocauste" ("d'accord, il y a eu quelques centaines de milliers de morts dans les camps, mais c'étaient des communistes, et ils ont été passés par les armes, pas gazés – certains étaient juifs, peut-être), niant le droit d'Israël à l'existence et fulminant contre la "conspiration juive internationale qui tient toute la planète entre ses griffes", m'assure t'il. Je pars en claquant la porte et vais me consoler chez de bons amis à Tel Aviv, un merveilleux couple d'Israéliens retraités, tous deux radicalement opposés à l'occupation et qui font partie de mes mentors. L'épouse est membre de Machsom Watch, une organisation féminine humanitaire qui observe les checkpoints. En fin de soirée, son mari me raconte qu'il a été autrefois membre de l'Irgoun, une organisation juive paramilitaire (d'aucun disent: terroriste) responsable notamment de l'attentat contre l'Hôtel King David en 1946 (91 morts) quoiqu'il n'ait pas pris part à cette attaque précise, dans laquelle le père de sa femme a été tué!

Rien n'a de sens; les images sont distordues, comme dans un miroir brisé.

Cela paraît compliqué...

C'est compliqué! Pour répondre à votre question de tout à l'heure, j'ai essayé de d'associer à chaque histoire d'un camp, une histoire du camp opposé.

Est-ce une démarche pacifiste?

Je n'aime pas beaucoup ce terme, il a été abusé. D'ailleurs mon travail n'est pas d'accomplir la paix mais de rendre les gens plus sensibles et lucides. Or la paix n'est pas la conséquence logique ou nécessaire d'un conflit. Elle ne survient pas "comme ça", parce que ce serait dans la nature des choses, elle est le résultat d'un acte de la volonté, pas du destin ou de l'espoir. C'est une décision radicale prise par des hommes ou femmes déterminés et souvent courageux (comme Sadate) à moins d'être imposée du bas par des peuples éreintés de la guerre, dont ils sont les premières et ultimes victimes. Au Moyen-Orient, je crois effectivement que la paix viendra d'en bas – les électeurs cesseront un jour d'élire des guerriers à leur tête et donneront le pouvoir aux négociateurs. Une paix imposée par les

gouvernements est peu probable en ce moment car les systèmes politiques sont des deux côtés extrêmement corrompus.

L'histoire joue un rôle important dans votre pièce. N'aurait-il pas mieux valu se concentrer sur le présent?

Et ignorer le fait qu'au Moyen-Orient, l'histoire est inséparable du présent? Elle est une référence constante dans les discours, les débats, les articles de presse, les conversations privées. Si vous voulez prendre part à la vie sociale, vous devez connaître les détails et comprendre le sens des événements passés. D'abord, vous devez tout savoir sur les guerres car elles sont empreinte dans le psyché national des deux peuples de façon contradictoire: 1948 (indépendance vs. "Naqba"/"catastrophe"); 1956: Affaire de Suez (politique des superpuissances vs. agression tripartite); 1967: Guerre des 6 Jours (grande victoire, retour à Jérusalem et dans les terres bibliques vs. défaite humiliante et début de l'occupation); 1973: Guerre du Kippour (désastre évité de justesse vs. défaite considérée comme victoire); 1982-2000: Guerre du Liban (retrait israélien considéré par les deux adversaires comme une victoire); 1991: Guerre du Golfe (des missiles iraqiens tombent sur Tel Aviv vs. les palestiniens, qui soutiennent Saddam, jubilent). A quoi il faut ajouter les révoltes palestiniennes: la première intifada en 1987 (enfants lanceurs de pierres); puis la seconde, armée, en 2000 (attentats-suicides); 2002: échec définitif des accords d'Oslo (l'armée israélienne reprend le contrôle de tous les territoires, début de l'occupation brutale). Il y a des dizaines d'autres dates fatidiques, cela remonte jusqu'à la destruction du Deuxième Temple dont on m'a, je vous assure, régulièrement parlé pour expliquer Dieu sait quel aspect de la politique israélienne... Quant aux palestiniens, ils indiquent comme domicile des villages qui ont disparu de la carte il y a plus de cinquante ans. Certains portent sur eux la clé de maisons détruites depuis des décennies pour faire place à des autoroutes ou des villes israéliennes. Si ce n'était pas si tragique et absurde, ce serait poétique.

Le passé est la clé du présent. J'y ai donc consacré la moitié de ma pièce.

Qu'est venue chercher Anna, le personnage allemand, dans cette galère? L'Allemagne a-t-elle un rôle à jouer dans cette région?

Les avis divergent naturellement, mais pour les besoins de "Kidnapping", ce qui importe, ce n'est pas de savoir qui a le droit de dire ou faire quelque chose, mais qui se sent concerné. Il est évident que les allemands, du fait de leur histoire, sont archi-sensibles aux affaires juives et notamment israéliennes, qui touchent pour ainsi dire à leur identité et qui sont une pierre angulaire de leur politique. En outre, "Kidnapping" étant destinée à un public allemand, il était important, je crois, d'inclure un personnage allemand auquel il pourrait s'identifier. Et enfin, étant moi-même européenne, j'aurais trouvé prétentieux d'écrire directement sur le conflit – je ne peux en effet transmettre qu'une perspective d'outsider. C'est le rôle d'Anna dans la pièce.

Comment pouvez-vous comprendre la perspective allemande, vous qui ne êtes pas allemande?

Vous savez, j'habite ce pays depuis bientôt 15 ans – cela laisse des traces! Contre toute attente, je dirais même que je me suis passablement "germanisée" avec le temps.

C'est vrai, ma perspective allemande n'est pas innée mais acquise. Je suis suisse, de langue maternelle française, née aux USA. Mon père, qui était jeune diplomate à Berlin en '42-'44, a été expulsé d'Allemagne par les Nazis après avoir fait échouer l'arrestation de deux juifs et d'un américain. Donc je n'ai pas du tout grandi dans une atmosphère de culpabilité avouée ou cachée, comme tant d'allemands. J'ai donc effectivement un point de vue tout différent. Ainsi, mon intérêt pour Israël n'est pas né d'un quelconque sentiment de culpabilité

mais de mon admiration enfantine pour un peuple qui symbolisait tout ce que représentait alors pour moi le mot magique de "résistance" – David victorieux de Goliath, pour les siècles des siècles. Et puis Israël était un pays familier, le pays de la Bible. Se rendre en Israël, c'est aller dans un autre chez soi dont on connaît les lieux, les héros, les légendes et l'histoire. Et enfin, à l'époque où les jeunes cœurs battaient pour une gauche romantique et idéaliste, Israël brillait par son expérience apparemment réussie de "socialisme à visage humain" réalisé dans les kibboutzim. Israël, c'était la matérialisation de mes rêves d'adolescente.

Quoiqu'il en soit, pour moi, l'holocauste a depuis longtemps cessé d'être un problème purement allemand pour devenir, de plus en plus, un phénomène européen. Car en ce qui concerne la persécution des juifs, la responsabilité est partagée: d'aucuns les ont massacrés, les autres leur ont fermé leurs frontières au nez, alors que tous les gouvernements étaient au courant de la solution finale.¹ Je ne peux ignorer le fait que ces exactions ont été commises en pleine civilisation chrétienne, qui avait soi-disant inventé le rationalisme et les Droits de l'Homme. Ainsi, je ne me sens pas moins responsable vis-à-vis du passé qu'une jeune allemande née après la guerre. Et je dois confronter, comme elle, ces horribles événements: que s'est-il passé? Pourquoi? Comment empêcher que cela ne recommence jamais? L'holocauste, comme d'ailleurs tous les aspects de la dictature nazie, touchent au cœur de l'identité européenne, qui a été bâtie sur les ruines de la seconde guerre selon le principe du "plus jamais".

Revenons-en au conflit et à la pièce. "Kidnapping" offre t'il une solution?

Non, je le répète, ce ne peut être le but de cette pièce ni d'aucune autre d'ailleurs. Le conflit du Moyen-Orient est un sujet approprié pour la scène parce qu'il met en jeu des émotions, des traumatismes, des conflits et des questions brûlantes qui nous concernent tous. Mon propos, si vous voulez, est de montrer que les israéliens et les palestiniens sont des gens normaux, auxquels nous pouvons nous identifier, en proie à des circonstances extraordinaires qui les transforment parfois et les déchirent toujours. A notre époque où terrorisme, fondamentalisme, aventurisme militaire et violations des droits civils sont devenus pain quotidien, il est utile de se pencher sur une région qui est le microcosme concentré de ce qui se passe ailleurs à plus grande échelle. Nous avons beaucoup à apprendre du Moyen-Orient, qui nous donnera peut-être quelques leçons de comportement sur ce qu'il faut faire et surtout ne pas faire lorsqu'on est confronté à ces problèmes: lutte des cultures, sentiments d'insécurité, d'humiliation, d'oppression, fanatisme religieux, terrorisme, militarisme, nationalisme, identité culturelle, esprit de revanche, etc. Il n'est pas question de sermonner ni de juger, mais simplement d'écouter et d'ouvrir les yeux.

"Kidnapping" ne se termine donc pas dans la joie de la réconciliation et de la paix accomplies. La pièce n'est cependant pas dépourvue d'optimisme, notamment dans la dernière scène où les protagonistes cessent de s'accuser les uns les autres pour s'adonner à l'autocritique. Certes, ils s'embourbent un peu dans leurs soliloques, toujours incapables de communiquer, mais c'est tout de même un pas dans la bonne direction: il faudra bien cesser un jour de rendre l'adversaire responsable de tous ses maux et juger ses propres actes.

Quant à la solution, tout le monde la connaît: retrait des territoires occupés, deux états souverains et indépendants, compromis sur Jérusalem (partage, division ou internationalisation) et renonciation à tout droit significatif de retour des réfugiés en Israël. Ce sont les principes qui concrétisés notamment dans les négociations de Camp David et les accords de Taba (2000), l'initiative "People's Voice" (2002) et l'accord de Genève (2003). Les principes sont acquis. Quand seront-ils appliqués? Mystère. En attendant, la parole est aux armes.

¹ Voir sur ce point notamment le livre remarquable de David Wyman, "The Abandonment of the Jews".

Qu'en est-il du mouvement en faveur d'un état binational?

C'est la solution avancée par les palestiniens qui espèrent avaler démographiquement Israël. Cela signifie la disparition de l'Etat Juif proprement dit.

Il est vrai que certains israéliens soutiennent cette idée, sous prétexte qu'on ne saurait diviser efficacement une terre si minuscule, où deux peuples cohabitent depuis si longtemps. Si l'on prend le chemin de la paix, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et créer un état binational vraiment démocratique? Je respecte bien sûr cette idée, qui repose sur une conception éminemment pluraliste et tolérante de la société. Mais je pense qu'il s'agit d'une utopie futuriste qui ne tient pas compte de la réalité sur le terrain.

Un état binational présupposerait une réconciliation des parties. Or celle-ci est improbable pour l'instant: trop de sang a coulé; il y a trop de haine et de défiance, une trop grande ignorance de l'Autre. Jusqu'en 2000, les palestiniens pouvaient en principe passer la frontière et nombre d'entre eux travaillaient en Israël. Ils rencontraient des israéliens, dont certains devenaient leurs amis. Depuis 2000 la frontière est hermétiquement fermée. La séparation a été concrétisée par l'érection d'une barrière entre les deux territoires (construite, et c'est là le problème, non pas sur la frontière, mais bien à l'intérieur des terres palestiniennes). Les seuls israéliens que les palestiniens rencontrent de nos jours sont des soldats armés jusqu'aux dents qui les humilient aux checkpoints, détruisent leurs maisons, mettent en prison leurs pères et frères, attaquent leurs villes avec des tanks et des hélicoptères et tuent chaque année, soi-disant sans faire exprès, des centaines de civils, dont au moins un tiers d'enfants. Tout cela pour contrecarrer, nous dit-on, le terrorisme mais aussi, et peut-être surtout, pour protéger les colons, seuls autres israéliens circulant en Palestine, qui sont tout sauf des civils: ils font partie d'un plan politico-militaire de conquête de la terre palestinienne et sont armés par les soins de l'armée, leur garde du corps officiel. (Par contraste, un palestinien armé passe automatiquement pour militant sinon terroriste et peut être arrêté, voire tué sur le champ, au nom d'une "légitime défense" interprétée très largement par la justice israélienne.)

C'est une erreur de croire que la réconciliation doit précéder la paix. Au contraire, on fait d'abord une paix "froide" qui n'a rien de sentimental et qui permet simplement aux citoyens de mener une vie à peu près normale, en relative sécurité. Seul le temps permet aux anciens ennemis de s'habituer les uns aux autres et de construire des ponts entre leurs sociétés. La paix en Europe n'a pas été fondée sur l'amour, mais sur la reconstruction économique et les droits civils. Même après 60 ans de relations économiques et politiques couronnées de succès, l'Allemagne n'a pas encore tout à fait gagné les cœurs de ses voisins. Ces choses là changent lentement. Le temps que naissent de nouvelles générations et que meurent les acteurs du drame. Sur le plan national, on a besoin de liberté et de sécurité, pas d'amour. L'amour est une affaire privée.

Dans un état binational, deux peuples à la culture et aux valeurs différentes (et souvent incompatibles) seraient forcés de vivre ensemble. L'une d'elle en viendrait forcément à dominer l'autre et imposer son style. Laquelle? Les palestiniens, qui seront bientôt une majorité? Ou les israéliens, qui sont plus forts, plus modernes et plus riches? Je parierais sur ces derniers. Mais alors, les arabes, humiliés et dominés à nouveau, ne se révolteraient-ils pas? Violence et guerre. Renaissance d'un cauchemar.

On dit pourtant que les israéliens et les palestiniens ont beaucoup en commun. Leurs cultures ne sont-elles pas similaires?

Vous pensez aux frères ennemis, Isaac et Ismaël? Oui et non. Je crois que les israéliens envient un peu les arabes qui, à défaut d'autre chose, semblent profondément enracinés

dans le paysage. Même s'ils n'ont jamais eu d'Etat, même s'ils n'ont pas de titre juridiquement valable sur cette terre, ils ont l'air d'en faire partie indélébile: cela tient à leur physionomie, à leurs vêtements, à leur langue, à l'aspect de leurs maisons, à leur cuisine, à leur musique, leur poésie, leur attachement à la nature, qu'ils semblent comprendre intimement. Les israéliens ont adopté certaines de ces coutumes, par exemple la nourriture et la musique, et ils deviennent de plus en plus méditerranéens. Mais par rapport aux arabes, ils ont encore du chemin à faire.

Au-delà de ces similarités, les différences restent énormes.

D'un côté, vous avez Israël, une société de type occidental – libérale, démocratique et individualiste. Il y a certes des particularités proprement israéliennes, mais cela ne change rien à la ligne fondamentale. Je me sens pour ma part tout à fait à l'aise dans cette société dynamique et communicative (je ne parle pas ici, je le précise, de politique, ce qui est une autre affaire).

La société palestinienne est très différente. Il y a bien sûr une élite palestinienne (des avocats, des médecins, des professeurs, des artistes et même quelques politiciens) qui ne diffère pas des intelligentsias de Londres, Genève ou Tel Aviv. Mais la plupart des palestiniens vivent dans un monde et selon des traditions qui nous sont étrangères.

Un exemple frappant est le statut des femmes, surtout des musulmanes, qui sont confinées à un rôle subalterne au sein d'une société profondément patriarcale: mariages arrangés, dissimulation sous des foulards et des manteaux aux couleurs sombres ou fades descendants jusqu'aux chevilles, production d'enfants à la chaîne, vie isolée au foyer, peine de mort pour adultère et autres "crimes" considérés comme atteignant à l'honneur de la famille, sont pratique courante. Il y a des exceptions, bien sûr, surtout dans les villes plus importantes et modernes comme Ramallah, mais le traitement archaïque des femmes demeure la règle.

Un autre élément étranger à la culture occidentale est l'institution du clan, structure sociale fondamentale de la vie quotidienne. Le clan et la démocratie sont des systèmes incompatibles. Dans la société clanique, c'est la famille, non l'Etat qui est l'unité de base. C'est à elle, non à la communauté que l'on doit sa loyauté. Les traditions "tribales" telles le devoir de vengeance, la protection de l'honneur, mais aussi le devoir d'hospitalité supplantent tout système juridique national. Un palestinien de Hébron m'a raconté un jour qu'un responsable de police était *obligé* de nommer des membres de sa famille aux autres postes clés de la force policière afin de se protéger des actes de vengeance que provoquerait toute sanction infligée à un membre d'un autre clan. A défaut, il risquerait sa vie.

La démocratie proprement dite n'existe pas bien qu'elle soit parfois imitée en surface pour des besoins de politique internationale. Par exemple, lorsque Arafat s'est porté candidat à la présidence de l'Autorité Palestinienne, il s'est organisé un adversaire: c'était une femme (!) de plus de 70 ans (!), chrétienne (!) atteinte de surcroît d'un cancer incurable (!) Elle mourut du reste quelques mois après les élections, dans lesquelles elle recueillit tout de même 12% des voix. Le monde applaudit.

Cela dit, outre le fait qu'il est ancré dans la tradition arabe, le système clanique a des avantages certains. En août 2004 l'admirable journaliste israélienne Amira Hass a écrit un article très intéressant sur ce sujet. Comment se fait-il, demandait-elle, que la société palestinienne ne se soit pas complètement désintégrée sous les effets dramatiques de l'occupation: effondrement de l'économie, anéantissement de l'Autorité Palestinienne, pauvreté, jusqu'à 60 % de chômage, emprisonnements en masse, sans parler, par ailleurs, de la lutte violente opposants les mouvements politiques (pour ne pas les nommer gangs)

rivaux? Selon Hass, de telles circonstances auraient certainement créé le chaos dans une société occidentale, qui aurait sombré dans la criminalité et l'immoralité. Ce n'est pas le cas en Palestine où il n'est toujours pas nécessaire de fermer sa porte à clé et où, plus important encore, personne ne meurt de faim parce qu'il y a toujours un cousin ou un oncle quelque part, serait-ce à l'étranger, qui parvient à nourrir la famille. Misère donc, mais pas de famine, et cela non pas grâce à l'aide internationale mais par le bon fonctionnement du système clanique.

Je ne porte donc pas de jugement: la démocratie vaudrait-elle vraiment mieux pour cette population affaiblie? – Je n'en sais rien. Je dis seulement que ce système est différent et qu'il heurte par de nombreux aspects notre sensibilité occidentale.

Estimez-vous qu'il y a une tradition de violence dans les sociétés arabes?

Voilà bien un cliché typique! D'ailleurs, je ne suis pas spécialiste de la culture arabe et serais bien en mal de vous répondre. Je ne peux que donner quelques impressions recueillies durant mes incursions en Palestine, impressions pour ainsi dire de touriste ou en tout cas d'outsider.

D'abord, je dirais que les palestiniens que j'ai rencontrés et ceux que j'ai observés dans la rue ont l'air nettement moins "machos" que les israéliens, qui aiment bien – pardonnez-moi la généralisation – donner l'impression qu'ils sont forts, extrêmement compétents et qu'ils ont toujours raison! L'agressivité des parlementaires de la Knesset et des automobilistes dans tout le pays est légendaire. Les palestiniens, avec leur démarche souple, leur façon de prendre leur temps, leurs visages mélancoliques et une certaine douceur innée, sont invariablement polis et amicaux.

Il y a une certaine théâtralité dans les manifestations arabes bruyantes que l'on nous montre volontiers à la télévision, avec force vociférations, coups de feu tirés en l'air, cagoules guerrières, discours enflammés et autres brûlages en effigie: les faibles semblent fascinés par les insignes de la force, à commencer bien sûr par les armes à feu. A Jenin, les murs du camp de réfugiés sont tapissés de photos d'adolescents arborant grenades, poignards, Kalachnikovs, pistolets, etc., dont un ami m'a dit qu'ils étaient parfois en plastique: tout le monde ne peut pas se procurer la marchandise originale pour une simple photo. A Hébron, j'ai vu des gamins jouer à l'occupation à côté d'un checkpoint. Tous voulaient être des israéliens, des forts. Les "israéliens" avaient des bâtons, fouillaient brutalement leurs camarades en hurlant, les "palestiniens" étaient face au mur, les mains en l'air et ne disaient mot, apparemment humiliés. (Je ne veux pas diminuer ici la réalité de la violence militante – on en connaît la fureur destructive – mais il convient de relativiser un peu les images médiatiques).

On dit qu'il y a beaucoup de violence privée dans les familles palestiniennes: les pères frapperaient leurs femmes et leurs enfants, les maîtres d'écoles leurs élèves, les policiers leurs prisonniers, etc. Je n'en ai naturellement jamais été témoin. J'ai cependant une anecdote concernant les méthodes d'intimidation envers les femmes:

J'ai rencontré un jour une palestinienne chrétienne de Beit Sahour, non loin de Bethlehem. Elle avait passé presque toute sa vie à l'étranger, d'abord au Kuweït puis en Allemagne. A sa retraite, elle décida de revenir en Palestine parmi les siens. Elle avait hérité de son père une maison assez spacieuse, où elle s'installa seule. Scandale: non seulement elle occupait soi-disant la plus grande maison du clan (dont les habitations couvrent, soit dit en passant, une colline entière de Beit Sahour), excitant la jalousie de tous ses oncles et cousins, mais surtout elle se permettait d'habiter seule, ce qui est interdit à une femme. Crime suprême, elle s'occupait elle-même de son jardin et de ses animaux: un chien, un chat, des lapins et de la volaille. Dès lors, chaque semaine, un oncle après l'autre se présenta à sa porte pour

s'installer chez elle – et se faire servir. Elle les renvoya tous à leurs pâquerettes. Elle reçut alors des menaces, cela ne la fit pas fléchir. Puis, un matin, ouvrant sa porte d'entrée, elle découvrit son chat sur le paillason, mort. Elle emmena le cadavre chez un vétérinaire, qui lui confirma ses soupçons – l'animal avait été empoisonné au chlore. La semaine suivante, ce fut le tour de son chien. Voilà où en étaient les choses lorsque je la rencontrai. Elle était en colère mais fataliste. Que pouvait-elle faire? Bientôt ce serait le tour des lapins, sans doute. Ne valait-il pas mieux en faire tout de suite une fricassée? Elle me raconta qu'elle rêvait désormais d'émigrer en Australie, un paradis à mille lieux de là où elle avait passé une fois des vacances. (Plus tard, lors d'une conversation nocturne sous un chapiteau d'étoiles, cette même femme d'apparence si raisonnable m'expliqua le plus sérieusement du monde que l'holocauste était un mensonge et que le 11 septembre avait été manigancé par la "conspiration américano-juive mondiale.")

Cette histoire n'est à mon avis pas typique de la société arabe ou palestinienne, mais d'une société archaïque patriarcale, où les femmes sont exploitées.

Et le terrorisme, les attentats-suicides, qu'en dites-vous?

Il est assez ironique que le premier attentat-suicide de l'Histoire ait été commis par un juif, Samson, qui effectua du reste son "opération" à Gaza. Mais je ne vais pas ouvrir une polémique ici.

Tuer des civils avec préméditation est pervers. L'idée qu'un "Shaheed" – contrairement à un pilote d'avion, par exemple – puisse actuellement voir et toucher ses victimes, des passants qui se trouvent là par hasard (parmi eux souvent des enfants et des arabes) avant de se faire exploser avec eux nous choque et nous effraie. Quel fanatisme ou quel désespoir le fait agir? Comment nous protéger de ces bombes humaines intelligentes?

Les attentats-suicides causent des opérations de représailles sanglantes et le durcissement de l'occupation. Ils coupent l'herbe sous les pieds des libéraux israéliens et renforcent le camp des réactionnaires. Enfin, ils découragent la communauté internationale dont la bonne volonté s'effrite.

Alors pourquoi le font-ils?

J'ai interviewé un jour pendant de nombreuses heures les parents de Hanadi Jaradat, une jeune juriste qui s'est fait exploser en 2003 dans un restaurant de Haïfa, tuant 21 clients (dont un quart d'arabes). Lorsque j'ai demandé à sa mère comment elle avait réagi en apprenant la nouvelle par la télévision, elle m'a dit qu'elle avait pleuré la mort de sa fille mais également ressenti une grande joie et de la fierté – l'attentat avait particulièrement bien réussi et vengeait efficacement le meurtre du fils aîné Jaradat et de son cousin, fiancé de Hanadi. Elle était heureuse que sa fille ait su infliger à des familles juives la même souffrance qu'elle avait endurée, elle aussi.

J'ai entendu cet argument bien souvent: "puisque nous ne pouvons vaincre, puisque nous sommes coincés ici dans cette misérable prison sans aucune perspective, mourant d'ennui et frustrés par le vide de nos vies, puisque tant de nos proches et amis sont en prison ou ont été tués, rendons leur la pareille: il faut qu'ils *souffrent* et qu'ils *aient peur*, comme nous. Les attentats-suicides remontent le moral d'une population défaite. Chaque assassinat ciblé de l'armée israélienne, chaque arrestation, chaque checkpoint, chaque "dommage collatéral" alimente la haine et la détermination des palestiniens les plus fanatiques ou désespérés, d'ordinaire de jeunes hommes et femmes non mariés qui trouvent une nouvelle famille, une possibilité d'action et la promesse de gloire au sein des groupements terroristes.

Cela dit, une majorité toujours plus importante de palestiniens comprennent que les attentats-suicides sont contreproductifs (à défaut de les trouver immoraux). Environ 70% y sont opposés.

Que pensez-vous des palestiniens qui se contentent, si l'on peut dire, d'attaquer des objectifs militaires, à savoir les soldats et les colons installés dans les territoires occupés?

Je suis européenne. Je suis née et j'ai vécu toute ma vie dans des pays qui étaient en paix et où régnait la sécurité. J'ai appris chez moi et à l'école les horreurs des guerres passées et, comme la plupart des européens, j'ai peine à croire que l'option militaire ne soit jamais une solution à un conflit bien qu'elle puisse être inévitable dans des cas exceptionnels. Je suis, comme beaucoup de gens de ma génération, tout à fait anti-violente. Au Moyen-Orient, on m'a souvent ridiculisée, d'un côté comme de l'autre, pour ces conceptions "d'idéaliste de salon".

La rencontre avec la violence quotidienne et l'insécurité qui règnent dans cette région a été un choc.

En Israël, la violence est, de nos jours, principalement vécue par écrans de télévision interposés, qui retransmettent les images horribles de tel ou tel attentat terroriste. Il y a peu de violence immédiate, mais un sentiment profond d'insécurité. Il s'agit d'un traumatisme, d'une angoisse permanente qui affecte tout le monde, tout le temps. Il y a des gardes de sécurité à l'entrée de chaque café ou magasin pour vous rappeler sans cesse le danger dans lequel vous vivez. Cela dit, la vie est aussi normale que possible dans un pays qui est en état de guerre potentielle ou ouverte depuis près de 60 ans.

En Palestine, la violence est partout, ambiante. Elle prend la forme des checkpoints, de bases militaires, de tanks, d'hélicoptères, de ruines, de façades criblées de trous d'obus, de balles en caoutchouc sur le sol, de barrières, d'un mur gigantesque, de prisons entourées de barbelés, d'incursions militaires permanentes au cours desquelles des dizaines de gens sont tués ou arrêtés. A quoi s'ajoute la guerre fratricide des gangs paramilitaires.

J'ai été témoin de l'arbitraire aux checkpoints et j'ai vu les effets destructeurs de l'occupation. J'étais à Rafah peu après une opération de représailles militaires de plusieurs semaines, après que 11 soldats israéliens aient trouvé la mort dans deux attentats successifs. Le sud du camp était un champ de ruines. Les canalisations avaient explosé, les égouts puants coulaient à ciel ouvert. L'école ne fonctionnait pas car elle avait été transformée en dortoir pour les dizaines de familles dont les maisons avaient été démolies.

J'ai rencontré un psychiatre éminent de Gaza, le Dr. Eyad Sarraj, connu pour son engagement et sa modération. Il est spécialisé dans le traitement du syndrome de stress post-traumatique dont souffre une majorité des palestiniens, notamment les enfants. 90% de ces derniers ont été témoins d'actes de violence, dit Sarraj. Beaucoup ont assisté à la mort ou à l'arrestation de proches, à des razzias nocturnes chez eux, à la destruction de maisons – parfois la leur. J'ai parlé à un gamin de 12 ans, blessé au front: le plafond de son salon s'était effondré sur sa tête tandis qu'il aidait à démolir au marteau un mur, fuyant les bulldozers venus aplatir sa maison: la famille craignait, si elle sortait par la porte d'entrée, d'être prise dans des tirs croisés. Presque chaque enfant a des proches, souvent son père ou ses frères, sinon des cousins en prison. Toujours selon Sarraj, les enfants sont profondément traumatisés, ils vivent en totale insécurité. Ils sont dépressifs, ont des cauchemars, font pipi au lit et s'évanouissent sans raison apparente. Ils sont terrifiés.

Le Dr. Sarraj pense que la seule façon de surmonter cette angoisse est de se battre. Lorsqu'un gosse ramasse une pierre et la lance contre un tank qui s'approche, il conquiert sa peur et retrouve le contrôle de ses sentiments, de sa vie. Cet acte de résistance restaure son

estime de soi. Sarraj pense que la résistance armée contre des cibles israéliennes dans les territoires occupés est non seulement justifiée, mais même psychologiquement nécessaire à ce peuple affaibli et traumatisé. Ce serait une question de survie mentale. Sarraj condamne au contraire formellement les actes de violence perpétrés en Israël.

Après plusieurs semaines passées à Gaza et en Cisjordanie, je me suis demandée en effet pourquoi les palestiniens, pris en otages par une armée étrangère, n'auraient pas le droit de se défendre, comme tant de peuples l'ont fait avant eux avec la bénédiction de l'opinion publique internationale.

Je sais que beaucoup d'israéliens prétendent qu'ils n'occupent rien du tout, que les territoires n'appartiennent légitimement à personne, si ce n'est à Israël même, pour les raisons historiques que l'on sait. Ce n'est pas un argument sérieux. Ces gens n'ont sûrement jamais traversé la Ligne Verte. Les seuls juifs de l'autre côté sont, d'une part, des colons dont la majorité se conduit comme des seigneurs coloniaux racistes et violents et, d'autre part, des soldats terrifiés ou agressifs qui considèrent sans aucun doute la population locale, entièrement arabe, comme leur ennemie. Si ce n'est pas une occupation, j'en mange mon chapeau.

Contrairement aux attentats suicides, les opérations qui visent les soldats ont une certaine efficacité. Souvent, il y a une profonde remise en question de l'occupation par beaucoup d'israéliens qui se demandent pourquoi leurs enfants doivent mourir pour protéger des colons que la plupart désapprouvent et même méprisent.

Ce sont des questions complexes. Beaucoup de mes amis ont des enfants à l'armée. Toutes les filles et tous les garçons sont soumis au service militaire obligatoire (2 ans et 3 ans respectivement) et à des années de service de réserve. Il n'y a pratiquement pas d'objecteurs de conscience dans un pays qui se sent en permanence menacé de l'extérieur et qui doit son existence aux succès de son armée de 1948 à 1973. Un adolescent de 18 ans qui refuse d'entrée de jeu de servir est non seulement mis en prison, mais encore largement incompris et même considéré comme un traître. (Ce n'est pas le cas – la plupart des objecteurs sont des résistants à la politique d'occupation, qu'ils estiment suicidaire. Ce sont des patriotes.)

Quant à moi, et je répons enfin directement à votre question, je reste fondamentalement une européenne qui voit dans la violence une incitation à plus de violence encore. Je suis contre. Mais je comprends les arguments du Dr. Sarraj.

Quelle influence joue la religion dans le conflit?

Les croyants modérés n'ont jamais constitué un problème où que ce soit. Ils sont une majorité dans le monde. Malheureusement, au Moyen-Orient, les fondamentalismes musulman et juif jouent un rôle néfaste et ont ceci en commun qu'ils prévoient tous deux l'intervention de Dieu dans la politique.

En Israël, la religion est essentiellement un problème interne, je crois, qui crée des tensions importantes entre les sionistes traditionnellement agnostiques et la communauté ultra orthodoxe. Les colons, eux, sont plutôt qualifiés de "nationalistes orthodoxes". Ils utilisent la Bible pour annexer des territoires palestiniens, sous prétexte qu'ils sont mentionnés dans l'Ancien Testament. (Et pourtant, on serait bien en peine de tracer des frontières sur la base de ce texte qui parle de tribus rivales constamment en guerre et de territoires conquis puis reperdus. En réalité, ce que les israéliens appellent le Grand Israël, c'est le Mandat britannique!) Franchement, il n'y a rien de spirituel dans la démarche des colons qui me sont apparus comme essentiellement violents, racistes et immoraux.

Du côté palestinien, c'est une autre affaire. L'Islam, c'est notoire, connaît une vague de fondamentalisme radical et parfois violent qui est alimentée par le fait que de nombreux musulmans se sentent humiliés par les occidentaux. Les chefs religieux radicaux ont réussi à attirer des jeunes disciples par légion, qui trouvent dans leur nouvelle famille une forme de pouvoir (par la terre qu'ils sèment) mêlée à l'asservissement (à la volonté de leurs leaders). On connaît ce mélange qui a conduit tant de gens à des actions folles depuis la nuit des temps. Cela n'a rien de proprement musulman.

Je rappelle la belle phrase de Marx, si souvent tronquée: *"la religion est le soupir de la créature opprimée, le cœur d'un monde sans cœur, tout comme elle est l'âme d'un monde sans âme. Elle est l'opium du peuple."*

Sans vouloir généraliser, cette remarque poétique ne me paraît pas déplacée dans le contexte du Moyen-Orient. La manipulation du sentiment religieux aux fins d'obtenir le pouvoir absolu est un procédé archi connu. Lorsque Dieu entre sur scène, il n'y a plus place pour le compromis. Dieu est absolu. En politique, Dieu est dangereux: Il interdit le dialogue.

Un dernier commentaire: il y a 30 ans, peu de palestiniennes portaient le foulard et elles étaient présentes aux plus hauts échelons de la résistance, notamment dans l'OLP. Maintenant, elles sont toutes couvertes, souvent de la tête aux pieds et sont reléguées à leurs fourneaux. Est-ce un signe d'oppression? J'ai bien envie de dire oui, puisqu'elles ont quitté l'arène publique. Mais d'aucunes, très éduquées, vous affirmeront que c'est aussi un signe de résistance, un moyen d'affirmer son appartenance à un camp et se distinguer de l'ennemi détesté, l'Ouest arrogant et décadent. D'autres prétendent que le respect des rites religieux donne une structure à leur vie, une discipline quotidienne absolument bénéfique dans une société en proie au plus grand désarroi. Alors: identité et ordre, ou bien victimisation? Les deux peut-être. C'est une contradiction typique du Moyen-Orient.

Parlons de votre pièce. 5 Minutes après le début de "Kidnapping", deux des trois protagonistes meurent dans un attentat-suicide. Pourquoi? N'est-ce pas en contradiction avec votre désir d'éviter tout sensationnalisme?

Ecoutez, le terrorisme est un élément majeur du conflit. On ne peut comprendre l'occupation et le soutien dont celle-ci jouit auprès de nombreux israéliens en dépit de son caractère manifestement illégal et violent si l'on ignore la peur générée par le terrorisme et le sentiment que l'occupation a permis de limiter très sensiblement le nombre des attentats. Je vous rappelle qu'en 2002, avant qu'Israël ne reprenne tous les territoires, il y avait plusieurs attentats par semaine, parfois plusieurs par jour. Rien qu'en mars 2002, il y en a eu 19 (cibles militaires comprises, c'est vrai)! C'est absolument inimaginable pour nous, qui avons tant de peine à nous remettre d'un seul attentat, lequel est immédiatement prétexte à changer les lois de procédure pénale et grignoter sur nos droits et libertés civiles. Si nous nous trouvions un jour dans une situation comparable à celle des israéliens, je n'ose imaginer ce qui adviendrait de notre démocratie...

Donc pour moi, la question n'était pas de savoir s'il fallait inclure un attentat, mais plutôt où le placer dans la pièce. S'il avait lieu à la fin, elle sombrerait dans le pathos. Au milieu, il court-circuiterait l'histoire, qui devrait expliquer le prélude et les conséquences de l'attaque, ce qui n'était pas du tout mon intention. L'avantage de le situer tout au début est qu'on ne connaît pas encore les personnages: l'évènement est certes choquant, mais ce n'est pas pire que de lire presque tous les jours dans le journal la mention d'un n^{ème} attentat à Bagdad ou Jérusalem. Nous entendons Anna décrire les lieux de l'explosion, mais quand Sami et Lev apparaissent sur scène, ils ont l'air bien vivant, sont impeccablement habillés, bavards, agiles.

L'idée est que ces deux morts sont incapables d'aller à la rencontre de leur au-delà post funéraire quel qu'il soit – néant, purgatoire ou paradis. Ils ont encore quelque chose à faire sur terre. D'abord, ils ne veulent pas être morts pour rien et obligent Anna, qui les avait conviés tous deux à une interview, à finir le travail: ils veulent répondre à ses questions. Par ailleurs, ils veulent chacun dire au revoir à une personne chère – un fils, une femme aimée. Ainsi débute un voyage fantastique, virtuel.

L'autre hypothèse est que tout se passe dans la tête d'Anna en état de choc. C'est une question qu'il appartient à chaque spectateur de résoudre pour lui-même.

Ce qui me convenait dans cette fable, c'était la possibilité du voyage illimité dans le temps et l'espace.

N'est-ce pas franchement absurde?

Pourquoi pas? La situation au Moyen-Orient est tragique sans doute mais souvent absurde. Parfois on se demande si tous ces gens n'ont pas besoin de psychiatres plutôt que de politiciens. Mes trois personnages sont coincés ensemble dans une situation apparemment impossible, où reconnaître la réalité de l'Autre conduit à mettre en doute la sienne propre – c'est donc une métaphore du conflit! Dans "Kidnapping", ils acceptent l'impossible et se mettent à discuter, pour ainsi dire à négocier.

Lev et Sami sont-ils représentatifs de leurs sociétés respectives?

Non! Comment le seraient-ils? Il n'y a que trois personnages pour trois nationalités – comment regrouper en eux toutes les tendances d'une communauté? J'ai voulu au contraire neutraliser un peu ces deux personnages, les mettre un peu au-dessus de la mêlée, afin que le dialogue puisse s'engager et la poésie avoir son mot. Raison de plus pour tuer d'emblée les deux protagonistes. Ils ne sont pas encore des outsiders mais ils se dirigent vers la sortie.

Pourquoi avoir inventé une amitié d'enfance entre Anna, Lev et Sami. N'est-ce pas tiré par les cheveux?

La vie elle-même est tirée par les cheveux. Cette idée repose sur un souvenir d'enfance. En '67, à Paris, j'avais un camarade égyptien dans ma classe. Au début de la Guerre des 6 Jours, il est parti. Et au lieu qu'il revienne, c'est un israélien qui débarqua dans ma classe et gagna (occupa?) nos cœurs, de sorte que nous oubliâmes bien vite notre camarade absent. Dans la pièce, les trois protagonistes se retrouvent à l'âge de cinquante ans environ – ce qui est tout à fait fictif! Ils regrettent tous leur enfance qu'ils idéalisent complètement. Cette nostalgie de leur jeunesse est une métaphore pour la grande nostalgie des israéliens, des palestiniens et des allemands vis-à-vis d'un passé plus heureux et innocent que le présent, un passé quasiment "avant la Chute". Pour les israéliens: avant 1967, début de l'occupation (fin du statut de victime victorieuse, de l'identification à David); pour les palestiniens: avant 1948, création de l'Etat Hébreu; pour les allemands, il faut remonter plus loin, avant la montée au pouvoir des Nazis, j'imagine.

La perte de l'innocence est à mon sens un thème important du conflit.

Y a t'il un message particulier dans votre pièce?

Dans la pièce, je ne sais pas – à chacun de décider, je ne donne de leçons à personne. Je ne peux vous dire que mon sentiment actuel sur la situation:

Il est important d'écouter l'Autre, d'entendre sa version de l'histoire.

Mais comme les versions sont contradictoires, il faut passer outre et renoncer à vouloir convaincre l'adversaire. Dans la vie, on ne convainc de toutes façons jamais personne.

Puisqu'on ne peut se mettre d'accord sur le passé, sur qui a raison maintenant et qui avait raison au départ, la seule solution est de trouver un compromis qui permette aux deux peuples de coexister en dépit de leur désaccord. Pour cela, il faut sans doute, non pas perdre la mémoire (fondamentale pour tout être humain, constitutive d'identité) mais mettre le passé de côté quand on fait de la politique, qui se doit de régler les problèmes du présent.

L'occupation et la lutte armée détruit la moralité dans les deux camps, comme dans toute guerre. Il faut y mettre fin.

Les deux sociétés en présence sont asymétriques – l'une forte, l'autre faible; l'une riche, l'autre pauvre – mais il y a des parallèles: elles sont toutes deux traumatisées. C'est peut-être de là qu'il faut partir: tenir compte du sentiment d'insécurité des israéliens, d'une part, et du sentiment d'humiliation et d'oppression des palestiniens, d'autre part. Ces derniers doivent promettre la sécurité aux israéliens, accepter leur présence. Quant aux israéliens, ils doivent rendre tous les territoires occupés aux palestiniens, et permettre qu'ils y créent un état indépendant et viable.

Si l'on cesse de négocier, on prépare la guerre. Elle sera désastreuse pour les deux camps. La force militaire d'Israël ne lui servira de rien car aucune puissance militaire ne vient à bout, à long terme, d'une population civile. Celle-ci ne s'avoue jamais vaincue, ne cesse jamais de résister. Mais les palestiniens ne vaincront pas non plus Israël, dont la nation entière serait en arme, si son existence était vraiment en jeu, animée du même patriotisme désespéré que ses adversaires. L'option militaire n'existe pas. La négociation est la seule chance.

Merci et bonne chance.